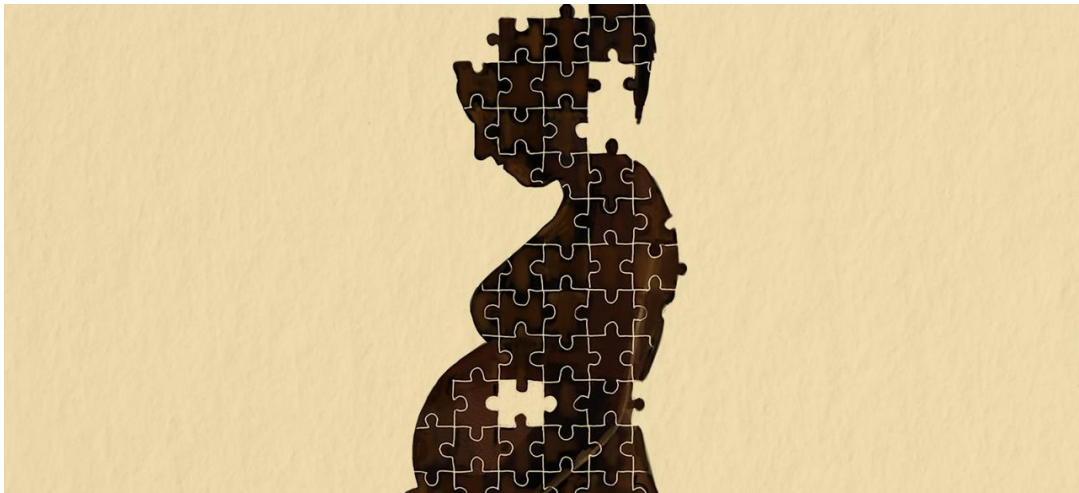


«J'ai fait le deuil d'un troisième enfant»: comment les attentats ont bouleversé leur vie de parents



- Crédits photo : Service infographie

France (<http://premium.lefigaro.fr/actualite-france>) | Par [Caroline Piquet](#) ([#figp-author](#))

Mis à jour le 22/03/2019 à 10h00

TÉMOIGNAGES - Alors que le pays rend hommage aux victimes des attaques de Trèbes et Carcassonne ce week-end, des rescapés du 13 Novembre nous ont raconté comment les attentats ont contrarié des projets de naissance et changé leur relation avec leurs enfants.

Une phrase a tourné en boucle dans la tête d'Alice. Elle venait d'être blessée par balles **sur la terrasse du Carillon à Paris** (<http://attentats-paris.lefigaro.fr/>). «Je me suis dit que je ne pouvais pas mourir tout de suite car je n'avais rien fait dans la vie et que je n'avais pas encore d'enfant.» Gaétan Honoré, lui, a pensé à ses filles et s'est réfugié dans des «souvenirs positifs» pour avoir «une dernière image agréable avant de mourir». Soulagé d'être sorti vivant du Bataclan, Paul* s'est pour sa part promis avec sa petite amie qu'ils auraient des enfants et qu'ils partiraient de Paris. «Heureusement, on n'a rien fait de tout ça. Ce genre de décision méritait quand même réflexion», réagit-il aujourd'hui.

Sept rescapés du **13 novembre 2015** (<http://attentats-paris.lefigaro.fr/>) ont accepté de témoigner pour raconter comment ils avaient vécu la question de la parentalité après les attentats. Tous se sont interrogés: Comment donner la vie après avoir frôlé la mort? Comment protéger mes enfants dans un monde si hostile?

« Est-ce qu'on a envie de faire des enfants dans un monde aussi instable et haineux ? »

Paul, rescapé du Bataclan*

Après en avoir longuement discuté avec sa compagne, Paul* a finalement décidé qu'il n'y aurait pas d'enfant. L'idée a peu à peu fait son chemin. «En 2016 et 2017, on a vu les attentats se multiplier, les lois antiterroristes être votées et on a pris conscience que ce sujet occuperait la société pour des décennies», se remémore le communicant de 30 ans, rescapé du Bataclan. Dans ce contexte, une question a émergé: «Est-ce qu'on a envie de faire des enfants dans un monde aussi instable et haineux?» Entre une vie professionnelle «trop prenante» et ses problèmes de stress post-traumatique (hypervigilance, troubles de la concentration, etc.), Paul* a eu de plus en plus de difficulté à se projeter. Ayant échappé à la mort, la notion de temps est aussi devenue précieuse, un temps qu'il préfère garder pour lui et sa compagne.

«Finalement, on s'est rendu compte qu'on n'était pas fait pour ça», résume le jeune Parisien. Dans leur entourage, tous n'ont pas compris. «Il y a des échanges musclés avec ma belle-famille. On passe pour des égoïstes mais je considère qu'il aurait été encore plus égoïste de faire un enfant sans réfléchir». Leur décision aurait-elle été différente sans le 13 novembre? «C'est difficile à dire», répond honnêtement Paul*. «Mais il est possible que, sans les attentats, on se serait laissés influencer par la pression sociale. Après, les attentats ont beau être destructeurs et déshumanisants, ils ne modifient pas complètement les gens. Avant le 13 novembre, j'étais à 50/50. Les attentats m'ont fait pencher vers le non à 100%».

Avorter

À 39 ans, Mélanie* a «fait le deuil d'un troisième enfant». «Quand je suis sortie du Bataclan, je me suis demandé: "Qu'est-ce que j'ai fait en balançant mes enfants dans un monde pareil?"». Il lui semblait alors «irresponsable» d'agrandir la famille. «Sur le plan émotionnel et pragmatique, c'était hyperangoissant de m'imaginer de gérer la sécurité d'un troisième enfant», justifie-t-elle. Même décision chez Roze, déjà maman d'une petite fille. Elle qui se voyait «mère d'une grande fratrie» a dû renoncer à cette idée après s'être séparée de son conjoint en 2017 à cause des attentats.

Tombée enceinte courant 2016, Édith, 40 ans, a elle aussi abandonné l'idée d'un deuxième enfant. Un choix difficile mais réfléchi: son mari avait eu un violent accident de voiture quelque temps avant les attentats, elle était encore sous médicament depuis la prise d'otages du Bataclan. «À ce moment-là, j'étais à côté de mes pompes, je me suis dit

que je ne pouvais pas être une bonne mère», resitue la jeune quadragénaire en reconversion professionnelle. «Et puis mon mari n'était pas partant, j'ai donc avorté». La voix d'Édith se brise sur ces mots. Deux mois seront nécessaires avant que l'interruption volontaire de grossesse (IVG) n'aboutisse. «Il ne partait pas... Symboliquement, c'était terrible. J'y voyais le signe que je faisais le mauvais choix», se souvient-elle, aujourd'hui convaincue que sa décision aurait été différente, sans les attentats.

Ces trajectoires de vie ne surprennent pas Dominique Szepielak, docteur en psychologie. «Insérer un nouvel individu dans une société où le contrat social a été rompu peut effectivement poser problème aux yeux de certaines victimes», explique-t-il. Surtout quand elles ont développé des troubles de stress post-traumatiques, insiste le Pr Thierry Baubet, psychiatre à l'hôpital Avicenne en région parisienne. «Il y a alors l'idée que l'avenir ne peut plus être bon et que le monde est devenu dangereux. La confiance en l'autre est alors ébranlée», constate-t-il. Un tel traumatisme peut aussi entraîner des troubles de la libido. «Dans ce contexte, difficile de se projeter dans l'avenir et de s'imaginer parent», ajoute le médecin.

«Se reconnecter à la vie»

D'autres, au contraire, ont ressenti le besoin de concrétiser un projet de naissance. Sortie du bloc opératoire, la première réaction d'Alice a été de vouloir se marier et de faire des enfants. «J'en voulais déjà avant mais les attentats ont renforcé cette envie et ont précipité les choses», détaille-t-elle. Comment l'expliquer? «Lorsque vous êtes victime d'un attentat, vous vous sentez extrait de la société, rappelle le Dr Szepielak. Un projet de naissance peut donc être un moyen de se reconnecter à la vie, de se réinsérer dans la société. Faire un enfant, c'est croire à nouveau en l'avenir et espérer que les choses vont s'améliorer».

La sociologue Laura Nattiez, qui a interrogé de nombreuses victimes dans le cadre de travaux de recherches consacrés au 13 Novembre, a également perçu une envie de «revanche» chez certaines victimes désirant être parents. «Je suis tellement en vie que je vais donner la vie et ce sera une manière de montrer que les terroristes n'ont pas gagné», résume la chercheuse. Ces projets de naissance ont toutefois pris du temps et nécessité un travail psychologique. Comme pour Noémie*, 33 ans, qui avait fait le choix de devenir maman avant les attentats. Il lui faudra deux ans de thérapie pour que le projet redevienne possible et une année supplémentaire pour qu'il se concrétise. Le temps de «se stabiliser», d'aller mieux et de pouvoir s'occuper d'une autre personne.

Si la grossesse de Noémie* s'est déroulée sans encombre, celle d'Alice fut beaucoup plus compliquée. Blessée par balles à l'omoplate et à la hanche, la jeune femme de 33 ans a vu sa cicatrice se déformer au fur et à mesure que son ventre s'arrondissait. «Et chaque jour, je me badigeonnais de crème pour éviter d'avoir des vergetures. Ce geste qui peut

paraître si banal me rappelait constamment ce qui m'était arrivé et que le danger était encore là», explique cette directrice de galerie d'art contemporain. L'accouchement fut aussi un moment «désagréable», la lumière et les bruits de l'hôpital lui rappelant la nuit du 13 novembre qu'elle avait passée aux urgences avant de se faire opérer. «Il y a des femmes pour qui la grossesse a été très compliquée», confirme la sociologue Laura Nattiez. «Il faut s'imaginer que, pour certaines personnes, ça peut être difficile de produire de la vie lorsqu'on a connu de près la mort», rappelle la spécialiste qui travaille sur le programme 13 Novembre, consacré à la construction et l'évolution de la mémoire des attentats.

«Au début, je ne jouais pas avec ma fille, j'étais colérique et je n'étais pas très tendre. J'étais ailleurs»

Édith, 40 ans, maman d'une enfant de 6 ans

Au-delà des projets de naissances, les attentats ont bouleversé les repères de ceux qui étaient déjà parents. Dès le 14 novembre au matin, il a bien fallu que «la vie continue». En région francilienne, Mélanie* dit avoir immédiatement repris ses habitudes. «Je me suis parfaitement occupée de mes enfants mais de manière robotique. La première année, j'avais du mal à ressentir les émotions. Ils n'étaient pas là? Ça ne me manquait pas. Ils me ramenaient un dessin? Ouais, ok». Puis, les émotions sont progressivement revenues et la culpabilité avec. «Je me suis rendu compte que je n'avais pas vraiment été là, que je n'avais pas été au rendez-vous», regrette-t-elle. Selon la sociologue Laura Nattiez, ces réactions sont très courantes parmi les parents victimes et finissent par disparaître avec le temps. En Bretagne, Édith, 40 ans, a connu une période similaire avec sa fille désormais âgée de 6 ans: «Je faisais l'obligatoire - l'habiller, la laver, la faire manger - mais je ne jouais pas avec elle, j'étais colérique et je n'étais pas très tendre. J'étais ailleurs», raconte-t-elle aujourd'hui.

Rentré du Bataclan, Gaétan Honoré, père de famille de 38 ans, admet aussi que son comportement avec ses filles a changé: «Je suis revenu avec une immense colère et une incompréhension de la société. J'en voulais à la terre entière. Je n'avais plus de patience vis-à-vis de mes deux filles donc j'étais moins dans la compréhension et plus dans la sanction. Aujourd'hui, ça va mieux mais ça a été difficile de se réajuster», se souvient le chef d'établissement dans la Nièvre. Parmi les nombreuses autres difficultés rencontrées par les parents, la sociologue Laura Nattiez rapporte également le cas d'une jeune femme qui éprouvait de grandes difficultés à s'approcher de son enfant car, ayant été confrontée à la mort, elle craignait de la lui transmettre.

La sécurité, une obsession

Le Dr Szepielak, habitué à prendre en charge les victimes de terrorisme, a également observé des parents se mettre en retrait de leur rôle car ils ne se sentaient plus garants de leurs enfants. Une situation qui peut notamment se produire lorsque les deux ont vécu l'attentat ensemble. «Parce qu'ils culpabilisaient d'être sortis et de les avoir laissés ou parce qu'ils estimaient les avoir mis en danger», rapporte le psychologue, qui a également vu se développer des relations conflictuelles ou, à l'inverse, des attitudes de surprotection. En résumé, «les parents peinent souvent à trouver la bonne distance avec leur enfant. Soit elle est trop grande, soit elle est trop proche. Mais cela peut se comprendre», selon le spécialiste. «Surtout quand on a vécu quelque chose d'extraordinaire comme un attentat».

Pour beaucoup de parents, la sécurité des enfants est devenue une obsession. «Déjà, je pense qu'en tant que parent, on est naturellement protecteur. Mais en tant que victime, la parano est doublée», estime Noémie*, également rescapée du Bataclan avec son mari. Sa fille n'a que trois mois mais elle se demande déjà comment elle va gérer les sorties où il y aura des rassemblements. Notamment les feux d'artifice, dont le bruit lui rappelle les tirs de kalachnikov. «Est-ce que je vais en priver ma fille à cause de ma paranoïa?», interroge l'animatrice socioculturelle. Alice s'est posé exactement la même question: «Je me suis dit que c'est le papa qui s'en occupera car je ne pourrai pas l'emmener à un concert ou à un feu d'artifice».

Imaginer le pire

Tous les parents que nous avons interrogés ont le sentiment d'avoir des préoccupations et des réflexions que d'autres n'ont pas. Soucieuse de préparer ses enfants à toute éventualité, Mélanie* les a poussés à être plus autonomes car «on ne sait pas de quoi demain sera fait». À 3 et 6 ans, ils sont déjà capables de s'habiller seuls, de prendre leur douche sans adulte. Elle a même un temps pensé amener son aîné à un stand de tir pour qu'il puisse reconnaître le bruit d'une arme afin qu'il se mette à l'abri le plus vite possible si une attaque devait avoir lieu à l'école.

Cette cadre dans l'industrie a également mis en place des «stratégies d'évitement» pour «limiter les risques». Elle le fait avant tout pour ses enfants. «Je ne prends plus les transports en commun, je ne vais plus aux concerts, ni dans des endroits où il y a de la foule», décrit la quadragénaire. Des conduites classiques chez les victimes de terrorisme mais dont elle n'arrive pas à se défaire. «Si je n'avais pas été maman, je pense que je me serais forcée à faire les choses. Mais là, je ne peux pas faire autrement», remarque la mère de famille.

« Ma fille a une grippe, je me dis qu'elle va mourir »

Gaétan Honoré, père de deux petites filles

Envisager le pire. Gaétan Honoré le fait souvent. «Ma fille a une grippe? Je me dis qu'elle va mourir. Elle est tombée à vélo? Je pense tout de suite qu'elle va finir en fauteuil roulant», énumère ce père. Pour le Pr Thierry Baubet, ces comportements «montrent l'intranquillité de ces parents»: «En principe, un individu lambda sait qu'il va mourir mais cela reste généralement théorique pour lui, il n'y pense pas. Pour une personne traumatisée, c'est différent. C'est comme si elle avait été morte et qu'elle était revenue. Comme si elle avait vu le néant et qu'il était très dur de revenir en arrière et de retrouver une tranquillité».

Des enfants qui aident à se reconstruire

Protéger, sécuriser un maximum mais aussi se concentrer sur l'essentiel. Depuis cette nuit d'enfer, Mélanie* évoque un lien plus fort avec ses enfants. «Je suis davantage dans l'empathie, à l'écoute et je fais en sorte de passer des moments de qualité avec eux», observe-t-elle. Dans la Nièvre, Gaétan Honoré essaie de passer plus de temps avec ses filles: «J'apprécie plus les moments à leur juste valeur et je leur dis souvent que tout peut s'arrêter d'un coup et qu'il faut donc profiter de chaque instant».


Il arrive que les enfants représentent une aide dans le processus de résilience. «C'est un terrible paradoxe: normalement, ce sont les parents qui portent les enfants mais là, c'est un peu le contraire. S'ils n'avaient pas été là, je me serai effondrée et j'aurais été en arrêt maladie longue durée», pense Mélanie* avec le recul. «Et puis ils vous aident émotionnellement. Quand vos enfants vous regardent avec les yeux de l'amour, c'est du carburant, c'est ce qui permet d'avancer», ajoute-t-elle. Chez Édith, les rôles auraient même tendance à s'inverser. «Ma fille de 6 ans me maternelle», relève la quadragénaire. «Pour me convaincre d'aller au cinéma avec elle - ce que je suis encore incapable de faire - elle m'avait proposé de m'asseoir entre son père et elle, et de me tenir la main pour que je n'aie pas peur. Quand j'y repense, j'en ai les larmes aux yeux».

* Les prénoms ont été modifiés à la demande des intéressés



(<http://plus.lefigaro.fr/page/caroline-piquet>)

Caroline Piquet (<http://plus.lefigaro.fr/page/caroline-piquet>)

 Journaliste

Suivre (<http://plus.lefigaro.fr/fpservice/follow/membre/81325031242245596367369127435013/1642123>)

Société